

DE MARIE ET DE SON IMITATION.

II.

Ainsi qu'aux fentes de la pierre,
 Ou parmi les creux d'un rocher,
 Une colombe est solitaire,
 Pourquoi te plaire à te cacher ?
 (Cantique des Cantiques.)

Comme un rayon du soleil passe à travers le cristal, ainsi l'enfant divin sortit du sein de la Vierge, qui devait réunir en elle le contraste de toutes les merveilles et de toutes les humilités, toutes les douleurs, toutes les joies et toutes les gloires.

Cette brillante et suave image de l'enfantement sacré est une pieuse tradition fondée sur le sentiment que tout dut être merveilleux et privilégié dans Marie, on peut-être sur le besoin d'expliquer à l'enfance, curieuse et insatiable, ce qui passe toute intelligence : c'est ainsi du moins qu'elle nous fut transmise ; et ces illustrations des mystères ne s'effacent plus. Mais que pourrions-nous présenter de plus beau, de plus grand, de plus prodigieux à l'âge de raison et au siècle lui-même, que l'adorable simplicité des Écritures, ces quatre ou cinq pages du texte évangélique où est contenue toute l'histoire de Marie ? Nous ne pourrions sans doute rien faire de mieux que de les rapporter, si elles n'étaient dans toutes les mémoires : on se les rappellera donc à mesure que nous en tirerons les développemens nouveaux qui jailliront à jamais de cette source intarissable. Nous avons montré le culte, la dévotion à Marie, qui fut l'apanage du passé : sachons conquérir sans rien perdre de notre héritage ; n'ôtions pas une fleur aux autels de Marie ; mais connaissons mieux les fleurs mystiques, grâces de son âme, et que la nôtre doit cultiver à l'avenir. Aujourd'hui que les femmes espèrent être nées à une ère nouvelle, qu'elles ont du moins le pressentiment confus de plus grandes destinées, qu'elles n'oublient pas que Marie est toujours leur type, leur modèle ; que l'imitation de Marie doit être immortelle comme celle de Jésus. Et que lui manque-t-il à cette Eve nouvelle, cette mère des vivans, mère de douleur, femme obscure et glorifié ; cette femme où se réunissent, dit l'auteur du Génie du Christianisme, les deux états les plus divins de la femme, la vierge et la mère ? Qu'elle soit le modèle de la jeune fille, cette pieuse, douce et modeste Marie qui s'ignore elle-même, qui prie et se dérobo dans le temple, charme ses parens, prend leurs leçons, et grandit paisible, et pourtant toute prête à l'ange qui lui viendra !

Cet ange véritable pour elle ne devait pas être un mortel, et si nous osions ajouter quelque chose à la raison bien juste et bien connue qui voulait que la mère de Dieu, l'épouse du Saint-Esprit, fût si pure et distinguée entre toutes les créatures, nous dirions que, si Marie ne nous a pas offert un modèle pour les jeunes personnes dans les années qui précèdent immédiatement et qui préparent le mariage, c'est qu'elle fut mère bien jeune ; elle n'avait que quinze ans lors de la salutation angélique, et la maternité absorba sa vie. N'y a-t-il pas là un enseignement admirable ? Si elle n'eût été mère qu'à vingt-cinq ans, les simples femmes pourraient dire : "Elle n'est point notre exemple pendant ces années de la plus vive et forte jeunesse ; nous ne pouvons, comme elle, les passer dans une prière et un recueillement aussi parfaits." Mais elle est mère, et dès-lors la femme est complète ; pas une ne pourra dire que cette mère est trop parfaite, trop dévouée, trop retirée du reste du monde et consacrée à son enfant. L'enfant, c'est l'essence même de la femme ; une fois mère, sa vie à elle est finie : elle ne vit plus que par renaissance. Aussi, s'il y a de l'indulgence et des excuses pour les autres femmes qu'elles que puissent être les apparences, on ne conçoit pas que rien puisse absoudre les mères évaporées, celles qui veulent encore vivre pour elles-mêmes, avoir leur roman, leurs chagrins, leurs félicités en dehors de l'être à qui elles ont dû transmettre, avec la vie, toute leur vie, sous peine d'être plus criminelles que celles qui les étouffent au berceau. Jésus-Christ a pris la défense de la femme adultère et de la Madeleine, mais nous ne voyons pas qu'elles fussent mères.

Nous avons encore dans Marie, comme épouse, une merveille, dont l'on n'a vu jusqu'à présent qu'un aspect. Sans doute il fallait qu'elle fût l'épouse vierge, parce qu'elle devait être mère divinement ; mais, après cette haute prérogative, il y a aussi le côté accessible, et fait pour nous. Il y a, ce nous semble, la solution d'une grande question de ce temps-ci : nous ne ferons que l'indiquer.

Combien ne dispute-t-on pas sur le mariage ! Que de manifestes ! d'accusations ! de plaidoyers pour et contre, sans aboutir à rien. On se combat

sans s'entendre, on sépare trois choses qui doivent être inséparables, et, si quelque une d'elles vient à clocher par l'imperfection inévitable de notre condition, la religion est là du moins, la religion toujours pure, sublime, parfaite, pour tout concilier, tout relever, guérir et harmonier. Combien de temps se battra-t-on encore au nom de la nature et de la société, comme s'il n'était pas essentiellement naturel d'être social ; et comme si les lois sociales n'entraînaient pas celles de la nature !—Mais vous l'avez depuis dix-huit siècles, le modèle de l'union conjugale ! mais commencez donc à y faire attention. Bien supérieure à l'usage établi, et qui ne soulevait encore aucune opposition, l'union de Marie et de Joseph était regardée comme une exception ; aujourd'hui que vous cherchez mieux que vous n'aviez voyez donc que cette exception doit devenir la règle, et que la perfection consiste à s'en rapprocher de plus en plus. Mais voyez donc que tout est là, et ne cherchez pas ailleurs à résoudre ce grand problème de la soumission et de la liberté, du bonheur de l'un et de la dignité de l'autre, de la vie sociale et de la vie intime. Mais voyez un peu. Marie, jeune fille, au sortir du temple et des mains de ses parens, a besoin d'un appui, d'un guide, d'un gardien de sa jeunesse et de toute sa vie ; voilà ce que le monde lui impose, quels que puissent être les vœux de son cœur. Elle accepte donc un maître devant le monde ; elle satisfait ainsi à la loi sociale ; elle est la femme soumise, elle obéit à Joseph : il la mène où il veut, à Jérusalem, en Egypte, à Bethléem, où il n'y a point d'hôtelleries pour leur pauvreté ; il la ramène dans sa maison, où elle le sert suivant les convenances de leur situation ; mais dans cette maison même il y a un sanctuaire où l'œil du monde ne peut pénétrer, et qui n'appartient qu'à Marie. Là elle est libre et maîtresse : il n'y a plus de maître ; c'est à Joseph d'être soumis, d'attendre l'heure et la grâce de son épouse ; il doit toujours plaire, toujours mériter, pour recevoir toujours.

Marie et Joseph, sont le modèle des époux.

Cette religieuse théorie du mariage pourrait se développer beaucoup plus ; nous ne voulions ici que l'indiquer.

Si vous dites que cette liberté négative ne saurait satisfaire à tout ; qu'avec elle, il peut manquer beaucoup encore et la chaîne rester bien lourde et bien longue à traîner ; je vous répondrai, comme je vous en ai prévenu, que la religion est là ; elle est là pour combler bien des vides, soutenir les défaillances, raffermir les pas et conduire au but, qui n'est pas le bonheur en ce monde. Oui, il faut la porter cette chaîne ; elle n'est pas éternelle et Dieu prend soin lui-même de la briser quand il en est temps. Tout s'arrangera une autre fois, et ceux qui sont mal partagés aujourd'hui peuvent bien s'ajourner à la vie prochaine.

Cependant, tout en suivant la loi de résignation pour les maux de cette vie nécessairement incomplète, ne cessons pas de chercher les améliorations et de tendre ardemment au progrès. La mine est profonde et vaste encore ; nous n'en trouverons jamais les limites. O vous, femmes, qui avez reçu le talent à faire valoir, qui comprenez le lien intime de la famille et de la société, et les rapports merveilleux du visible et de l'invisible ; vous qui avez des vérités à répandre autant que du bonheur à donner ; vous que le zèle dévore et qui suffriez à tout, dans l'ardeur de votre âme immense, aux plus tendres soins comme aux plus sublimes ; femmes rares et d'élite, qui apparaissez dans chaque siècle pour ouvrir la marche, éclairer et guider vos sœurs, sortez des rangs, montrez-nous la blanche bannière, suivez l'étoile, et que rien ne déconcerte votre courage. Ayez confiance en Marie ! Longtemps l'homme vous a dit comme le Christ à sa mère éprouvée :—Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? ne faut-il pas que j'accomplisse les œuvres du Très-Haut ? Mais cette Marie, humiliée ici et si souvent cachée et silencieuse, est la même que l'inspiration délie et ravit tout d'un coup à sa plus sublime poésie. Elle magnifie le Seigneur qui a fait en elle de grandes choses ; elle tressaille de joie, parce que tous les siècles l'appelleront grande et bienheureuse. Ne craignez rien. La pauvre et timide Marie sera assez glorifiée.—Elle reçoit les hommages des rois aussi bien que ceux des bergers.—C'est à sa demande que le Seigneur fait son premier miracle ; et confiante dans le prodige, elle ordonne à ceux qui l'attendent, avec ce qu'il y a de plus exquis dans le sentiment et la manière :—*Faites tout ce qu'il vous dira.*

Du haut de la croix, Jésus la confie à son disciple bien-aimé, et le lui confie à elle-même. *Femme, voilà votre fils.—Fils, voilà votre mère.* La foi de l'Église a étendu ces paroles au genre humain tout entier ; c'est lui qui a été donné à l'adoption de Marie, et elle est bien dans toute la force et le sens le plus immense de l'expression :—*Mater dolorosa.*